

les mains en implorant sa bénédiction. Puis il le conduit dans la salle de réception, où les deux frères de semaine, sans lui adresser la parole, tombent aussi à ses pieds, le front contre terre. Ceux-ci le conduisent à la chapelle, y font une prière mentale, le ramènent à la salle de réception, lui lisent un passage de *l'imitation de Jésus-Christ*, et le confient au père hôtelier qui, seul avec les portiers et l'abbé, rompt l'éternel silence du cloître. Il offre d'abord aux étrangers l'ordinaire de l'hôtellerie : des légumes, des œufs, des fruits et du vin, modeste mais excellent repas, toujours servi à tous, et souvent des mains de l'hôtelier même, après quoi il se met à leurs ordres pour la visite du couvent.

Le père Marie-Bernard, hôtelier de Bellefontaine, est un type accompli de bonne grâce et de bienveillance, d'esprit et de distinction. Dans son fin sourire, dans ses belles manières et dans son aimable conversation, on reconnaît à la fois l'homme de mérite et l'homme du monde. Ami intime de celui que nous pleurons, il m'a comblé de prévenances que je n'oublierai jamais. Ne pouvant me loger à l'hôtellerie, déjà pleine de prêtres des environs, son premier soin fut de mettre à ma disposition la maisonnette du garde, où je trouvai un bon lit de plume, quatre murs blanchis avec soin, une belle Vierge dorée dans sa niche, et une petite fenêtre au soleil levant.

Après avoir pris possession de ce gîte, je me hâtai de visiter le monastère avant qu'il fût encombré par la foule. L'hôtellerie, qui est près du portail, se compose de la salle de réception, d'une salle à manger, et de quelques chambres pour les voyageurs. Toutes ces pièces sont blanchies à la chaux, garnies de simples meubles, de chaises de paille, et ornées de gravures et d'inscriptions religieuses. La table commune, disposée en fer à cheval, peut recevoir trente ou quarante convives. Une pancarte, affichée au-dessus, invite les étrangers à ne s'adresser qu'aux père hôtelier, tout autre religieux ne pouvant leur répondre ; à garder eux-mêmes le silence dans l'église, au réfectoire, au dortoir, au chapitre, à la cuisine et dans les cloîtres ; à ne point chercher à voir, à ne pas même reconnaître les amis ou les parents qu'ils auraient dans le monastère.

Ce renoncement des trappistes à leur propre famille est sans doute leur plus cruel sacrifice. Toutes les lettres qu'on leur adresse sont ouvertes par l'abbé, qui les confisque ou les leur remet, suivant qu'il le juge à propos. Lorsque l'un d'eux a perdu son père ou sa mère, s'il est assez fort pour étouffer cette douleur, on lui annonce à part la fatale nouvelle ; si l'on se défie de son courage, la communauté réunie au chapitre apprend qu'un frère vient de perdre un de ses parents. L'orphelin, dit la règle, évite ainsi une *distraktion fâcheuse*, et tous prient pour le mort sans savoir son nom.

De la porte de l'hôtellerie, on embrasse la cour du monastère, dont l'aspect est tout à fait celui d'une grande ferme. Les écuries sont à gauche, les remises et les granges à droite ; au milieu, les meules de paille et de foin ; dans le fond, les ateliers de forge, de menuiserie, de charpente, etc. Car les trappistes fabriquent eux-mêmes tous les objets qu'ils emploient. Mais l'agriculture est leur état et leur travail essentiel, et personne n'en pousse aussi loin qu'eux la perfection. On voit les uns toucher les bœufs ou les vaches, les autres préparer leur nourriture et leur litière, ceux-ci conduire la charrue, ceux-là ployer sous le faix des récoltes, d'autres surveiller la basse-cour, d'autres le jardin, d'autres le bois ; — tout cela avec une ardeur et une activité qui ne se reposent que dans la prière, au milieu d'un silence à peine interrompu par quelques signes à la manière des sourds-muets ; — et

tout cela encore pour héberger et nourrir chaque année des centaines de voyageurs et des milliers d'indigents. Car chaque trappiste ne dépense personnellement qu'environ cent quarante francs par année !

Que diraient, à cette vue, les badauds qui, sur la foi de Rabelais, se figurent tous les moines comme des fainéants égoïstes et intempérants ?

De la cour, l'hôtelier me conduisit dans les cloîtres, longues galeries cintrées qui servent aux processions, aux méditations particulières et aux lectures publiques. Ils forment un carré autour du cimetière, qui doit être le centre et pour ainsi dire le salon du couvent. Les yeux et les pas y aboutissent de tous les points : de la chapelle, du chapitre, du réfectoire, du dortoir, etc. C'est que toutes les pensées et tous les vœux des trappistes y aboutissent également. Ces hommes-là n'existent qu'en vue de la mort. Jeunes et vieux passent une partie du jour à contempler la fosse où ils aspirent. Ce cimetière est véritablement le champ du seigneur, comme disent les allemands. Ces rangs de tombes vertes sont bien des sillons disposés pour une moisson prochaine. Les corps y germent dans la corruption pour en sortir incorruptibles. Pas d'autre ornement que l'épais gazon, de petites croix noires, et des inscriptions comme celle-ci, qui m'est chère entre toutes : *Ici repose le père Pierre-Marie-Bernardin, décédé le....., d'âge trente-trois ans, de profession un jour*. Dans la mort comme dans la vie, le nom de la famille et du monde disparaît. A côté de cette tombe de mon ami, la dernière fermée, s'ouvrait la fosse, toujours béante, qui attend le premier qu'appellera le Seigneur. C'est surtout au bord de cette fosse que viennent méditer les trappistes, et voilà ce qui a fait dire à tort qu'ils creusaient chaque jour leur tombe. Ils ne se disent point non plus entre eux : *Frère il faut mourir*, puisqu'ils ne se parlent jamais. Cette allocution appartenait à des *frères du bien-mourir*.

J'ai vu la mort d'un trappiste, ce spectacle si envié par M. de Chateaubriand ! Voici ce que j'ai remarqué à travers mes larmes et ce que mon émotion a laissé dans ma mémoire. Après avoir reçu à l'infirmerie tous les secours de la science et de la charité (1), le mourant est revêtu de son habit religieux, porté dans le chœur de l'église, étendu sur un lit de paille et de cendre, les yeux tournés vers le saint-sacrement. Tous les frères s'agenouillent autour de lui, et psalmodient les prières des agonisants. Ensuite, cet homme muet depuis si longtemps prend la parole au bord de la tombe, et tandis que la cloche tinte sa dernière heure, élevant avec effort « une voix qui résonne déjà entre ses ossements, » il appelle ses égaux et ses supérieurs à la pénitence, il leur montre, du seuil de l'éternité, le néant de cette vie ; il leur enseigne enfin à mourir comme lui-même, heureux de quitter la terre d'exil pour la véritable patrie. Quand ses compagnons ont ainsi recueilli son dernier soupir, ils lui ferment les yeux, mais ils ne le quittent pas. Ils restent un jour et une nuit près de son corps, récitant à deux chœurs ces lamentables psaumes dont les cris douloureux se marient si bien à l'écho des voûtes saintes, au demi-jour de la lampe funèbre et aux visions qui surgissent autour d'un cadavre. L'heure

(1) C'est une grande erreur de croire que les trappistes méprisent la santé au point de laisser les malades sans secours. Affranchis des rigueurs de la règle, ceux-ci reçoivent au contraire, jusqu'au dernier moment, les soins les plus éclairés et les plus délicats. Il y a des médecins du premier mérite dans toutes les maisons de l'Ordre, notamment à la Trappe du Perche, où s'est retiré l'un des plus célèbres docteurs de Paris. Les pauvres en savent quelque chose à dix lieues à la ronde. La règle s'adoucit pour les trappistes malades, non-seulement jusqu'à leur permettre toute espèce de nourriture, excepté les friandises, mais jusqu'à les autoriser à causer avec l'infirmier dans un parloir attenant à l'infirmerie, et jusqu'à recommander à ce dernier de soigner son frère souffrant, comme si c'était Jésus-Christ.